

JULIA LATYNINA

Caucase Circus

LA TRILOGIE DU CAUCASE 1



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Vladislav Pankov, un jeune Moscovite de bonne famille, frais émoulu de Harvard, est la proie d'un chef de bande tchéchène qui l'enlève, le met aux fers et l'oblige à jeter aux chiens les cadavres de ses compagnons russes de captivité. Il doit son salut à Niyazbek, un chef rival venu libérer deux de ses codétenus au nom de liens familiaux sacrés dans le Caucase. Neuf ans et une carrière au sein de l'élite russe plus tard, Pankov est nommé ambassadeur du Kremlin dans une république coincée entre la Tchétchénie et la mer Caspienne et subordonnée à l'autorité fédérale de Moscou. Ibrahim, un enfant du pays qui connaît parfaitement la région et se trouve être le frère de Niyazbek, l'accompagne. Mais, à peine débarqués, ils sautent sur une bombe, et Ibrahim meurt. Pankov devra se débrouiller seul avec un pouvoir local qui cultive le népotisme grâce à l'argent de Moscou, des bandits en cheville avec les services secrets russes, des terroristes tchéchènes fanatiques qui ne jurent que par la charia et le Kremlin qui se rétrocommissionne sur les milliards qu'il alloue au Caucase. Sans compter l'étrange Niyazbek qui n'écoute que sa conscience et ne veut d'arrangement avec personne.

Avec *Caucase Circus*, premier volume hallucinant d'une "Trilogie du Caucase" appelée à devenir culte, Julia Latynina signe un thriller noir comme le pétrole.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

JULIA LATYNINA

Julia Latynina est née à Moscou en 1966. Journaliste, extrêmement critique vis-à-vis du régime Poutine, elle a écrit de nombreux romans.

DU MÊME AUTEUR

LA CHASSE AU RENNE DE SIBÉRIE, Actes Sud, 2008.

Illustration de couverture : D.R.

Titre original :

Niyazbek

Editeur original :

AST Publishers, Moscou

© Julia Latynina, 2005

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00758-4

JULIA LATYNINA

Caucase Circus

LA TRILOGIE DU CAUCASE 1

roman traduit du russe
par Yves Gauthier

ACTES SUD

Telle une corde blanche, la route sillonnait le flanc de la montagne, bordée en contrebas d'une forêt à la verdure éblouissante émaillée de rochers rouges. Un vieux Tchétchène était assis au-dessus du vide, près d'une glissière bricolée de ficelles, vêtu d'une chemise longue, la face ridée comme une noix. L'air triste, il tenait un pare-chocs entre ses mains.

Il y eut comme un grondement d'obus qui souleva une volée d'oiseaux effarouchés, puis un convoi apparut de derrière un éperon rocheux. Un véhicule blindé ouvrait la colonne, suivi de deux camions Oural, d'une citerne et d'un Geländewagen semblable à un cercueil noir. Un autre blindé fermait la marche.

Pneus bruissant, le Geländewagen s'arrêta, et le vieux Tchétchène vit sauter dans la poussière de la route un homme en treillis qui portait un pistolet-mitrailleur en bandoulière. L'homme était très jeune pour ces montagnes. Sous ses yeux noirs et vifs foisonnait une barbe noire et frisée qui allait moutonnant à ses lèvres charnues.

— *Salam aleikum*, Kharon ! Tu as l'air bien triste...

— *Vaaleikum assalam*, Arzo ! Ma voiture est partie sans moi, et j'avais vécu avec elle plus d'années qu'avec ma dernière femme. Il y a de quoi être triste.

— Et elle est tombée loin ? demanda Arzo.

— Tout au fond, soupira le vieux.

— C'était quoi comme voiture ? lança un troisième en sautant du blindé, tenue camo et arme à l'épaule, comme l'autre.

— Une Volga. De la belle bagnole, ça. Ta mère était encore grosse de toi, Arzo, quand ton père et moi l'avons transportée dedans jusqu'à l'hosto.

Arzo Khadjiev se mit à l'extrême bord de la route et glissa un œil au fond du précipice comme s'il espérait y voir cette Volga vieille de trente-deux ans avec toute l'époque soviétique qu'elle avait entraînée dans sa chute... usines automobiles, champs de tabac et soviets ruraux aux bâtisses pavoisées de drapeaux rouges les jours de fête. Mais il n'y vit rien que des écheveaux de barbelés qui revêtaient la paroi rocheuse presque verticale à cet endroit, et le massif boisé qui montait du fond de l'abîme.

— Monte, dit Arzo ; si c'est à Sekhol que tu veux aller, je t'y dépose.

Mais Kharon de secouer la tête :

— Non. Je préfère rentrer chez moi. Et puis j'avais de la confiture dans la voiture. De la confiture pour le père. Je ferais mieux de descendre la chercher. Des fois qu'elle aurait tenu le choc...

Haussant les épaules, Arzo revint au Geländewagen et ouvrit la ridelle. Le coffre était empli de sacs. Il en creva un, d'où il tira trois liasses de roubles russes.

— Voilà pour ta nouvelle voiture, Kharon. Et laisse ta confite tranquille. Elle est en bouillie là-dedans. Demande plutôt au père s'il n'a pas besoin d'un Russe pour garder le bétail. Je lui ferai un bon prix.

L'instant d'après, le convoi ne laissait plus derrière lui qu'un nuage diaphane de poussière jaune. Le vieux Kharon était toujours assis au bord de la route, le pare-chocs dans une main, les billets de banque dans l'autre. Des coupures toutes neuves. Vraies ou fausses, Kharon ne savait trop. Pour les fusils-mitrailleurs d'Arzo, pas de doute : c'étaient bien des vrais ; mais pour les billets de banque, il n'y avait guère de chance.

Quand le convoi fut passé, Kharon se leva, déposa le pare-chocs auprès d'une pierre, jeta un dernier coup d'œil sur le gouffre qui venait d'avaler sa Volga soviétique et allongea le pas en direction de chez lui.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand la colonne pénétra dans un long village de montagne enroulé comme une liane autour de sa rue unique. Les Oural et le Geländewagen franchirent un haut portail noir. Les blindés stationnèrent au-dehors.

Les compagnons d'Arzo déchargèrent leurs morts et sortirent les sacs de billets. Au fond du coffre gisait un homme aux bras scotchés derrière son dos. Jeté à terre, il se laissa choir comme un tas de feuilles mortes, et l'une des poules qui grouillaient dans la cour vint picorer le sang qu'il avait à sa manche. Du sang, il y en avait tant ici que même les poules en connaissaient le goût.

L'homme qu'on avait transporté dans le Geländewagen ouvrit les yeux vers quatre heures de l'après-midi. C'était un type jeune plutôt malingre en tenue camo, mais qui n'avait pas l'air d'un soldat. Par son âge, d'abord, parce qu'il faisait dans les vingt-sept ou vingt-huit ans. Et puis ses mains fines aux doigts longs semblaient plutôt celles d'un pianiste que d'un combattant. Prunelles grises, cheveux roux foncé, son visage présentait la molle rondeur qu'ont souvent les enfants des élites, sérieux certes, mais quand même à l'abri des problèmes de la vie.

La cave où l'on avait jeté le prisonnier était une cellule insalubre et basse, empuantie par la pestilence insupportable d'une fosse d'aisances creusée dans le coin droit. Le long des quatre murs couraient des planches, trop courtes pour qu'on s'y tienne allongé sans plier les jambes, et trop étroites pour qu'on puisse les plier. Quelques rais dorés de lumière s'insinuaient dans ce trou par un étroit soupirail.

Un morceau de rail avait été scellé dans du béton au milieu de la cave, auquel étaient soudées quatre chaînes si courtes qu'il était impossible d'atteindre la fosse d'aisances du coin opposé, d'où l'utilité d'un seau en plus de la fosse. La présence de ce seau donnait à penser que la cave avait été bien étudiée pour les prisonniers, comme une bonne maîtresse de maison l'aurait fait pour ses conserves.

Le captif aux yeux gris n'était pas seul dans la cave. Trois autres lui tenaient compagnie.

- Vladislav, se présenta le Russe.
- Gamzat, dit l'un des prisonniers.
- Gazi-Mahomed, dit un autre.

Le troisième ne dit mot : il était couché sur le dos, la face grouillant de mouches.

Gamzat avait dans les vingt-cinq ans : svelte, mince, les yeux noirs incroyablement grands, un petit menton triangulaire hérissé de poils. Sans ce menton disgracieux, on aurait dit un ange. Gazi-Mahomed devait avoir huit ans de plus. C'était un gros brun au visage rêche et gris, l'air un peu bête. Vladislav pensa que les deux types ne moisissaient pas là depuis bien longtemps : ils étaient encore sans barbe, et l'autre n'avait rien d'un efflanqué.

— Vous êtes tchéchènes ? demanda Vladislav.

— Non, répondit Gamzat, nous sommes rutules. Si un Tchétchène enlève un autre Tchétchène, il faudra qu'il s'explique. Mais pour celui-là, pas besoin d'explication.

Et de pointer le menton sur l'homme aux mouches.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

Gazi-Mahomed répondit :

— Ils l'ont sorti d'ici en lui disant : Voilà une chienne, si tu la sautes on te relâche. Eh bien, il l'a sautée. Devant tout le monde. Mais elle était en chaleur et le truc s'est coincé. Une fois dedans, pas moyen d'en ressortir. Le soldat gueulait, la chienne aussi, les Tchétchènes se marraient. Surtout, s'ils te font sauter une chienne, n'y va pas. De toute façon, ils ne te relâcheront pas.

Vladislav plissa les yeux. Quand il les rouvrit, le rai cuivré du soleil qui marquait le sol avait disparu, ne laissant plus que le pâle reflet des chaînes.

— Il est russe ? demanda Vladislav, les yeux posés sur l'homme saigné par le chien.

— Oui, dit Gamzat.

Et Gazi-Mahomed ajouta :

— Crois-tu qu'ils feraient le coup à un Rutule ? Ou à un Lezghé ? Ou à un Avar ? Un Rutule, toute sa tribu l'aurait vengé. Mais un Russe, dis-moi un peu, qui vengera un Russe ?

Quand vint le soir, on fit sortir Vladislav de sa cave. Le village pleurait ses morts, et l'on chargea le jeune homme aux yeux gris d'enlever les corps de deux soldats russes exécutés pendant le rite funèbre.

Il y avait eu des rafales de PM. On faisait mijoter de la viande dans des marmites assez grandes pour la cuisson

d'un homme entier. Maintenant, ordre était donné de jeter aux chiens ce qu'il restait des Russes.

Lorsque le prisonnier eut fait son travail, un Tchétchène le poussa du bout de sa mitrailleuse.

— Par ici.

Un blindé sous un auvent. Arzo, l'homme à la barbe frisée, trônait dessus. On mit le Russe à genoux devant le Tchétchène.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Arzo.

Il parlait un russe à l'élocution tranquille, étonnamment pure, à ceci près que d'une consonne à l'autre sa parole (la parole d'un homme ayant passé la moitié de son existence dans la ville russe de Grozny) semblait rebondir sur les rochers d'un torrent, comme ceux de l'impétueux Terek.

— V-Vladislav. Vladislav Pankov.

— Soldat ?

— Euh... non. Je convoyais juste la marchandise. Les wagons, je veux dire.

— Kagébiste ?

— Non. Je... je travaille pour la Banque centrale. Je suis financier de formation, j'ai tous les papiers sur moi...

— Tu as tiré sur mes hommes ?

Machinalement, Vladislav porta la main à la racine de son nez marquée d'une blessure horizontale. Au moment de sa capture, la crosse d'un PM lui avait enfoncé le pont de ses lunettes entre les deux yeux : le garçon portait des verres de moins quatre.

— Oui, dit-il.

— Tu n'es pas financier pour deux sous, dit Arzo. Kagébiste, ça oui. Si tu as fait tes études à Harvard, c'est parce que tu es le fils d'Avdeï Pankov. Du ministre Pankov. Je savais que tu devais convoier la marchandise. On m'a demandé de rendre un service très spécial : de zigouiller le fils du ministre Pankov. On m'avait prévenu qu'il y aurait de l'argent dans le convoi. Beaucoup d'argent. Deux mille milliards de roubles, qu'ils disaient. Et mille milliards pour moi, qu'ils disaient.

Le captif aux cheveux roux tressaillit. Il avait trouvé ça étrange, dès le début, que les boïéviks à peine entrés dans Grozny foncent droit sur la gare où stationnait depuis deux heures le convoi de cash alloué à la reconstruction de la Tchétchénie.

— Sauf que les wagons étaient vides, dit Arzo.

— Impossible ! J'ai moi-même...

— La belle affaire ! On charge deux mille milliards de cash dans un train en partance pour la Tchétchénie. Et où est passé l'argent ? Volé par les boïéviki ! Or moi j'y ai laissé trois de mes hommes. Au nom de quoi ? Qu'est-ce que je vais dire à leurs mères ?

Vladislav n'ouvrait pas la bouche.

Un jeune boïéviki surgit dans son dos, un caméscope à la main.

— Parle, dit le Tchétchéne.

— Je dis quoi ?

— Que tu es entre les mains d'Arzo Khadjiev. Que tu es bien traité. Que les wagons ne renfermaient que cinq sacs et que ceux qui t'ont envoyé dans ces wagons voulaient que je te tue. Tu diras aussi que, si ton père veut que tu vives, il devra retrouver les sacs perdus. Il est ministre des Finances, oui ou non ?

Quand le malheureux Russe aux yeux gris fut emmené par ses gardes, Arzo réécouta la vidéo et la fit enregistrer sur un magnétophone. Puis il composa un numéro par téléphone satellitaire. Au lieu de saluer son correspondant, il mit en marche le magnétophone.

— D'après toi, dit-il à la fin de la bande, mieux vaut que je récupère l'argent ou qu'Avdeï Pankov récupère cette bande ?

Le soldat saigné par le chien mourut dans la nuit et Vladislav, au réveil, constata qu'il avait la tête appuyée contre celle d'un mort.

— Et vous, pourquoi êtes-vous là ? demanda-t-il aux deux autres.

— Nous possédons une distillerie à Torbi-Kala, dit Gamzat. Et nous lui avons emprunté de l'argent.

— Cinq millions de dollars, précisa Gazi-Mahomed.

Que le barbu à la mitraillette puisse faire un prêt à quelqu'un parut étrange au jeune diplômé de Harvard :

— C'est Khadjiev qui vous les a prêtés ?!

— Oui, pourquoi ? Mais quand il a fait son carnage à Botchol, nous n'avons pas pu le rembourser.

— Si nous l'avions remboursé, le FSB nous aurait accusés de financer les terroristes, précisa Gazi-Mahomed.

Vladislav marqua un silence. La chose le laissait songeur. Un vrai casse-tête juridique : quand un créancier se lance dans le terrorisme international, le remboursement de ses créances tombe-t-il sous le coup du chef d'inculpation "financement du crime" ? Au vrai, Vladislav doutait que ces deux-là aient renoncé à payer leurs dettes pour éviter pareille accusation. Ils avaient profité de l'occasion, tout simplement.

— Et que va-t-il faire de vous ? demanda-t-il.

— Difficile à dire, répondit Gamzat. Tant que nous n'aurons pas payé, il ne nous relâchera pas.

— Mais tant que nous serons là, nous ne pourrons pas récolter les fonds, ajouta l'autre tristement.

Le lendemain et le surlendemain, on célébrait encore la mémoire des morts. C'étaient des gens connus et, à la nouvelle de leur disparition, on n'hésitait pas à faire le déplacement. Il y en avait même deux qui débarquaient de Moscou.

Au matin du troisième jour, on coupa un doigt à Pankov. Cette fois, il n'y eut pas d'enregistrement. On le fit sortir de la cave et on lui donna l'ordre d'appeler son père. Quand répondit le sobre baryton du fonctionnaire, Arzo furieux frappa le rouquin au visage, le traîna à terre comme une peau de bête puis lui sectionna l'auriculaire. Ça faisait moins mal qu'un coup à la mâchoire.

Au soir du troisième jour, deux quatre-quatre argentés, bourrés d'hommes en armes, s'engouffrèrent dans la cour de la propriété d'Arzo par le portail grand ouvert.

L'homme qui commandait la bande était beaucoup moins âgé qu'Arzo. Haut de taille (une bonne demi-tête de plus qu'un Tchétchène), il se mouvait avec la belle plastique d'un lutteur ou d'un karatéka. A la différence de l'autre, il était rasé de près avec une coupure de lame étrange et fraîche en travers de sa face juvénile et joufflue piégée par un menton d'acier. Prunelles et cheveux de la même couleur qu'un

canon de Kalachnikov. Contrairement à ses hommes, il n'avait pas l'arme à la main mais à l'épaule, au bout d'une longue bandoulière, comme la sacoche du facteur.

Le visiteur donna l'accolade au père d'Arzo avant de se rendre sous l'auvent où se trouvaient le chef de guerre et son frère. Arzo se leva pour aller à sa rencontre.

— Tu as kidnappé mes frères de tribu, Arzo. C'est une faute. Rends-les-moi.

L'homme ne lui parlait pas en tchéchène, comme tous les autres, mais en russe, comme le font toujours les montagnards du Caucase d'ethnies différentes. Et son russe était plus rustique que celui d'Arzo, peut-être impeccable d'un point de vue grammatical et syntaxique mais si guttural que chaque consonne paraissait grattée au papier de verre.

— Ils me doivent cinq millions, Niyazbek, répondit Arzo, et deux de plus pour préjudice moral.

Les yeux de Niyazbek, couleur de Coca-Cola, scrutaient la cour comme un adversaire à battre sur le ring ou une voiture à plastiquer. Ils fouillaient les moindres recoins, passaient tranquillement, avec une égale indifférence, de la flaque de sang d'une brebis égorgée à la traînée rouge imprimée sur le portail, juste entre deux clous, et ce n'était certes pas un mouton qu'on avait crucifié là.

— Ton chiffre est juste, Arzo. Je reconnais la dette. Ils te la rembourseront jusqu'au dernier kopeck. Mais ces hommes-là sont mes frères de tribu. Et personne ne peut se vanter d'avoir enlevé mes semblables.

— Je vais libérer Gamzat par égard pour toi, dit Arzo. A lui de collecter les fonds. Gazi-Mohamed restera comme otage.

— Ils me les faut tous les deux.

— Alors c'est toi qui feras l'otage, renvoya l'autre avec un sourire. Tu séjourneras chez moi pendant que ton beau-frère ramassera l'argent.

— Je n'ai jamais été otage de qui que ce soit et je ne risque pas de le devenir, dit Niyazbek. Il peut m'arriver d'enlever des gens, mais pas d'être enlevé. Ils te rembourseront, je te donne ma parole.

— Ta parole, répondit le Tchétchène, j'aurais du mal à la tuer ou à lui couper les oreilles. Ces deux larrons sont vils et voraces, tu le sais aussi bien que moi. Pour peu que

ça tourne mal... Apporte-moi l'argent toi-même si tu tiens tant à les récupérer tous les deux.

Quand le maigre jeune homme se réveilla, le lendemain matin, il était tout seul dans sa geôle à l'exception du mort. De Gamzat et Gazi-Mahomed, plus une trace. Là-haut, dans le ciel, le soleil dominait déjà le village. Au loin meuglaient des vaches, un mollah lançait son appel à la prière. Assis près du soupirail à barreaux, un garçon d'une dizaine d'années fixait ses yeux de mûres sauvages sur le prisonnier exsangue.

— Moi, c'est Arbi, dit le gamin. Et toi ?

— Vladislav, répondit le Russe.

Debout sur les planches, on pouvait glisser un œil au-dehors : il n'y avait plus ni Oural ni Geländewagen dans la cour. Seuls deux montagnards étaient assis près du portail, dont les Kalachnikov brasillaient au soleil. Arbi remarqua le regard du captif aux yeux gris et lui dit :

— Mon père est parti. Toi, tu resteras là jusqu'à la rançon.

— Et si la rançon ne vient pas ? demanda Vladislav.

— Mon père n'aime pas les Russes, dit Arbi. Ou plutôt si, il aime bien les égorger. Pour le reste, il est très fâché contre eux à cause de ce qu'ils m'ont fait.

— Et qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Arbi fit demi-tour et prit le chemin de sa maison. Alors seulement Vladislav constata que le garçon n'avait plus de jambes. Il se déplaçait sur une petite planche à roulettes, les mains appuyées au sol.

On le tira si vite de son trou qu'il ne se réveilla que dans la cour. Vladislav vit alors le disque rond de la lune au beau milieu du ciel, et le corps étendu d'un garde parmi les ombres lunaires. Celui-ci avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Un deuxième garde était ventre à terre, le canon d'un PM appuyé sur sa nuque.

Deux hommes sortaient une vieille Niva du garage. Jeté genoux en terre, Vladislav leva les yeux sur un homme haut de taille qui se mouvait avec la grâce féline d'un lynx. Il était rasé de près, les prunelles pareilles à deux morceaux de nuit.

— Où sont Gamzat et Gazi-Mahomed ?

Vladislav mit quelques fractions de seconde à comprendre la question, tant le parler rocailleux de cet homme différait de l'accent tchéchéne auquel il avait eu le temps de s'habituer durant les trois derniers jours.

— Qui êtes-vous ?

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Ils ne sont plus là. Les boïéviks les ont emmenés.

L'inconnu empoigna Vladislav et, du haut de sa taille, le jeta sur la banquette arrière de la Niva. L'instant d'après, on lui flanquait sous les jambes un vieux Tchétchéne aux cheveux blancs. Le jeune Russe comprit que c'était le père d'Arzo. Puis l'un des ravisseurs se mit au volant et le portail glissa lentement devant la voiture.

La traversée du village se fit sans encombre. En ces temps de guerre, les voisins assagis par l'expérience ne se posaient guère de questions sur le manège nocturne des voitures qui allaient et venaient chez le père de l'un des chefs armés les plus influents.

Les véhicules ne stoppèrent que dans une gorge abrupte, à l'endroit même où le vieux Kharon, deux jours auparavant, s'était lamenté sur la perte de sa Volga. Deux Land Cruiser argentés stationnaient là parmi des hommes en armes. Vladislav fut jeté dans le Cruiser avec le père d'Arzo. Niyazbek monta devant en portant dans ses bras le petit garçon de dix ans qui n'avait pas de jambes.

Dix minutes plus tard, les roues faisaient cogner le tablier d'un pont qui enjambait la gorge. Niyazbek sortit pour échanger quelques mots avec les soldats descendus d'un mirador, après quoi les voitures se garèrent et Niyazbek composa un numéro de téléphone.

— *Salam*, Arzo, dit Niyazbek. Te souviens-tu de ton dernier échange d'otages ? C'est là que je t'attends avant l'aube. Quand tu m'auras rendu Gamzat et Gazi-Mahomed, tu pourras récupérer ton père et ton fils.

La réponse grésilla dans le combiné.

— Si tu exécutes mes hommes, reprit Niyazbek, je passerai le téléphone à ton fils. Il te racontera la mort de ton père avant de mourir à son tour.

Vilaine réputation que celle du poste de contrôle choisi par Niyazbek. C'était là qu'on venait payer les rançons ou chercher les ravisseurs. De jour, on y voyait tant de voitures et d'intermédiaires qu'on pouvait se croire au marché.

Mais on était de nuit et l'endroit paraissait désert, hormis les soldats en faction, les snipers de Niyazbek et un char retranché qu'un engagé plein de zèle camouflait de pivoines et de courges.

Trois heures plus tard arrivait Arzo Khadjiev dans un cortège de quatre véhicules, non sans avoir disposé ses propres snipers sur l'autre rive du torrent. Niyazbek et Arzo descendirent de voiture et s'exposèrent à la vue des tireurs embusqués, gageant leur propre vie pour garantir l'échange.

Cela dura trois minutes. Quand les hommes de Niyazbek eurent mis les deux frères en voiture, il dit :

— Ils sont lavés de leurs dettes maintenant. Toutes leurs dettes, je les prends sur moi. Reprends-les si tu y tiens.

Silence d'Arzo.

— Rends-moi plutôt le Russe, dit le Tchétchène, et nous serons quittes.

— Quittes, nous le sommes de toute façon. Si tu m'avais cru sur parole, tu aurais touché ton argent. Mais tu m'as dit que ma parole ne valait rien. Donc tu n'auras rien.

Alors Arzo fouilla dans un vide-poche et en sortit un petit paquet en plastique qui contenait un auriculaire.

— Tu donneras ça au Russe de ma part, dit-il.

Trois heures plus tard, les véhicules s'arrêtèrent à un tournant. L'aube pointait à peine. La boule rouge du soleil, incandescente, émergeait des crêtes. Une légère brume matinale montait de la terre sèche. La route, d'un blanc éclatant, pareille à une ficelle qu'on aurait jetée sur la pente, filait en serpentant vers une ville empoussiérée qui formait comme une faucille autour d'une baie.

A droite du virage se profilaient quelques maisons blanches derrière des buissons semblables à des rouleaux de barbelés, l'une d'elles surmontée d'un drapeau russe qui pendillait mollement, faute de vent. L'aube sentait la mer, la chaleur et la liberté.

D'un bond leste, Niyazbek se posa sur l'herbe brûlée. Il fit un signe et les autres passagers descendirent à leur tour.

— Vois-tu le poste de la milice ? dit Niyazbek en désignant la bâtisse au drapeau. Vas-y et téléphone à ton père.

— Et que dois-je lui dire ?

— La vérité : qu'on t'a enlevé et que tu t'es évadé.

Gamzat s'agita :

— Niyazbek ! Mais ce type-là n'est pas un soldat ! C'est une huile ! Et de la Banque centrale ! Tu ferais mieux de nous le confier, et bonjour la rançon.

Sans mot dire, Niyazbek frappa le Rutule d'un coup de crosse à l'abdomen, si fort que l'autre alla valser dans les ronces du bord de la route.

— Allah m'est témoin, Gamzat : encore un conseil de toi et j'oublie que tu es mon beau-frère. Tu vis en parasite, tu empruntes sans rembourser, tu ramasses tout ce qu'il y a de merde sur la route, et ensuite tu vas pleurnicher. Je te le dis devant tous : si tu mets encore un pied dans la mouise, je t'étripe de mes propres mains ! Voilà que, à peine tiré du trou, tu en creuses déjà un autre pour les copains !

Gamzat se dépêtrait des ronces comme il pouvait, le blanc des yeux vitreux de haine et d'humiliation.

Niyazbek se tourna vers l'otage aux yeux gris et aux cheveux roux :

— Va, que je te dis.

— Attendez, Niyazbek, vous m'avez sauvé la vie. Dites-moi au moins qui vous êtes...

— Je suis le chasseur et tu es la proie, répondit l'autre. Va, le Russe. Avant qu'on t'enlève une deuxième fois.

C'était en juin 1999. Vladislav dînait avec des amis dans l'un des meilleurs restaurants de Moscou quand il entendit une porte claquer. Il avisa du coin de l'œil des hommes en treillis. Une main ferme se posa sur son épaule, et une voix s'exclama avec un léger accent gazouillant :

— Tiens donc ! Mais c'est l'autre blanc-bec de la Banque centrale !

Vladislav leva les yeux et reconnut Arzo. Le Tchétchène n'avait pas changé. Pantalon noir et sous-pull noir, une veste par-dessus. Il était encadré d'hommes armés en tenue camo.

Le Tchétchène s'affala sur une chaise restée libre, face à l'autre. Il avait l'air bien aviné.

— Nous l'avons enlevé à la gare de Grozny, entonna le Tchétchène à la cantonade. Avec des sacs de cash. Cinq sacs. Il était enfermé chez moi avec un type nommé Nikita. D'ailleurs, il lui est arrivé une drôle d'histoire, à ce Nikita. J'avais une chienne dans ma cour, Machka qu'elle s'appelait. Elle était en chaleur. J'ai dit à Nikita que je le relâcherais s'il tringlait la chienne. Eh bien, il l'a tringlée.

Visages pétrifiés des hommes en treillis qui accompagnaient Arzo.

— Or, une chienne, quand c'est en chaleur, ça... Bref, il s'est retrouvé coincé. Et rien à faire pour se décoincer. Le temps qu'il se délivre, il était déjà à moitié bouffé.

Arzo éclata de rire, montrant avec les mains ce que la chienne avait bouffé du Russe.

— Et ça c'est qui ? demanda Vladislav à Arzo en regardant les hommes en treillis.

— Ça ? C'est le groupe Alpha, dit le Tchétchène. Ils sont là pour ma garde rapprochée. Tu vois, on prend soin de moi. Parce qu'on ne sait jamais... (Puis, se tournant vers l'un de ses gardes :) Dis donc, major, si je t'avais enlevé, tu aurais tringlé ma chienne ou pas ?

On aurait dit que l'homme en question avait avalé un poteau.

D'une bouteille prise à la table de Pankov, Arzo se versa du vin et leva haut son verre :

— Buvons à la chance que tu as eue. Je n'avais jamais relâché un Russe vivant, et sais-tu pourquoi ?

— Parce que nous avons mutilé ton fils.

— Eh bien non, ce n'est pas pour ça. C'est parce que le pire tort qu'on puisse causer à l'ennemi n'est pas d'en faire un mort, mais un infirme. Un mort repose sous terre et personne ne le voit, alors qu'un infirme fait la manche dans le métro. Voilà pourquoi, le Russe, je bois au nez et au membre qu'on t'a laissés intacts.

Pankov fit une ablution fébrile. Le Tchétchène poussa un rire de rogomme et laissa rouler sa tête sur la table.

Deux hommes du groupe Alpha le prirent sous le bras et le traînèrent prudemment vers la sortie. Le major restait de pierre. Seules ses mains tordaient une fourchette qui se trouvait là sur la table.

— Qu'attendez-vous pour lui fourrer une balle dans la peau ? lança soudain Vladislav d'une voix qui tremblait.

— Il nous faut des ordres et nous ne les avons pas, répondit le major.